

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

IV.

QUINZE ANS APRÈS.

Si nous avons insisté jusqu'à présent sur certains détails de peu d'importance, c'est que notre but a été de développer l'amour que madame Warner portait à Alice ;—c'est que nous avons voulu montrer cet amour capable des plus grands sacrifices, et par conséquent des plus sublimes abnégations ;—c'est que nous avons voulu préparer le lecteur à tout ce que peut l'amour d'une mère, à tout ce qu'il renferme de puissance et d'énergie, de faiblesse et de dévouement. A présent, nous allons suivre sans interruption cette histoire, et nous transporter de suite aux événements que nous avons à raconter.

Quinze ans après tout ce qui s'est passé dans le premier chapitre, un jeune homme et une jeune fille se trouvaient dans un salon de la ville de Francfort.—Alice, car c'était elle, venait d'achever sur le piano quelques fragments d'une prière de Beethoven ;—à peine eut-elle fini, qu'elle se retourna vers le jeune homme qui l'avait écoutée en silence.

—Mais, vous êtes pâle, qu'avez-vous donc ?

Se mettant ensuite à rire aux éclats :

—Auriez-vous mal dormi ? ajouta-t-elle.

Enrich la regarda fort sérieusement, et lui dit plus sérieusement encore :

—Je souffre.

—Vous m'effrayez, reprit Alice avec intérêt.

Et l'expression d'ironie qui un instant avait plissé ses lèvres rieuses, disparut aussitôt ;—son visage devint presque triste ; elle prit une des mains d'Enrich :

—Qu'avez-vous, ami ? dit-elle.

S'appuyant sur son bras :

—Voyons, apprenez-moi cela bien vite.

Mais Enrich gardait le silence et tenait ses yeux baissés ; Alice se tut pendant quelques instants, puis enfin continua ainsi :

—Du mystère avec moi ! avec moi, une ancienne connaissance, quoique nous soyons bien jeunes tous deux.—oh ! c'est très-mal, monsieur, et jamais je n'aurais cru cela de vous.

—Vous partez dans trois jours, à ce que l'on m'a dit ?

—Dans trois jours, interrompit la jeune fille avec brusquerie, si toutefois ma mère ne donne pas contre-ordre.

Et regardant Enrich avec supplication :

—Qu'avez-vous donc qui vous afflige ? contez-moi cela.

Enrich était décidé à ne pas satisfaire sa curiosité, car il répondit avec une parfaite indifférence :

—Si vous allez... ?

—A notre maison de campagne, je le suppose.

—Et vous y demeurerez... ? se hâta d'ajouter le jeune homme.

—Une partie de l'été.

—Ah ! fit Enrich.

La jeune fille s'arrêta tout à coup, puis éclatant de rire : — Dieu ! quelle maussade figure vous faites ! dit-elle en le regardant en face.

—Je souffre, répondit le jeune homme.

—Vous souffrez ! mais où donc ?

—Là, répondit-il.

Et il désigna son cœur.

—Vous souffrez...là ? répéta Alice.

Et elle désigna aussi son cœur.

—Puis allant se placer près d'Enrich :

—Est-elle jolie ? dit-elle, est-elle jeune ? est-elle aimable ?

Elle prononça ces paroles avec une volubilité si grande, qu'Enrich étonné n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'il devait répondre ; heureusement une servante de madame Warner entra, et le sauva de l'embarras où l'avait jeté son imprudente confession.

—Que veux-tu ? lui demanda impatiemment Alice.

Madame Warner était partie depuis le matin, et ne devait rentrer que pour le dîner, et de là passer la soirée chez elle où elle avait invité quelques amis ; à peine était-elle sortie qu'une femme âgée d'environ quarante ans, et d'une mise indigente, se présenta chez madame Warner et demanda à lui parler.

Cette femme, quoique flétrie par les chagrins, avait dû être belle, et malgré ses vêtements malheureux, on comprenait que l'état dans lequel on la voyait ne devait pas lui être habituel.—Une voix douce, quoique usée ; des traits fins, quoique empreints de douleur ; une façon de s'exprimer peu ordinaire aux personnes de sa classe, frappèrent Louise.—Elle pria cette dame de s'asseoir, car il lui sembla à sa pâleur et à l'altération de son visage qu'elle était fatiguée.—L'inconnue s'assit et demanda de nouveau madame Warner.

—Elle n'y est point, répondit Louise.

Et croyez-vous que je puisse la voir aujourd'hui ? ajouta la dame inconnue d'un son de voix tremblant et altéré.

—Madame ne doit pas tarder à rentrer, et si vous souhaitez l'attendre, répliqua Louise, vous pouvez demeurer ici.

—Je reviendrai, dit la pauvre femme en regardant avec curiosité la pièce où elle se trouvait : je reviendrai dans la journée.

—Voulez-vous m'apprendre votre nom, madame, afin que j'instruise madame Warner de votre visite ?

—Non, non.... reprit-elle.

Et elle s'arrêta.

—C'est inutile, se hâta-t-elle d'ajouter ;— madame Warner ne m'a jamais vue, et n'a jamais entendu prononcer mon nom ;—seulement je vous prierais